

LE PLANETARIUM

de Ghassan Salamé

La leçon des zapatistes

Le peso mexicain est en chute libre, un an après l'accord économique de l'Alena, par lequel les Etats-Unis acceptaient de raccrocher le wagon mexicain à leur locomotive économique. Coïncidence? Les partisans du sous-commandant Marcos montrent à nouveau le bout de leurs Kalachnikovs.

Les cinéphiles connaissent bien Zapata; il est temps de le présenter aux politiques. Car ce n'est plus le héros de films aux images décolorées, mais bien un homme de notre temps marqué par le déclin des idéologies universelles, les faux pas du libre-échange, le triomphe arrogant du libéralisme. De tout cela, le zapatisme est la négation: localiste, ethnique, armé, antimercantile, bricoleur de slogans et fabricant d'aventure, il se pose comme la réplique des pauvres à l'annonce bien prématurée qui leur est faite de leur consternante inutilité dans le marché global.

Les zapatistes sont au libéralisme ce que les sandinistes étaient à l'impérialisme: une réfutation osée et fragile. Mais, entre les deux vagues, le mur de Berlin est tombé. Les sandinistes étaient des marxissants qui fricotaient avec Cuba, se faisaient aider par l'URSS, aimaient le Che et parlaient de révolution internationale. Ils s'exprimaient dans la langue de la guerre froide, compréhensible

à La Havane comme à Hô Chi Minh-Ville. Washington leur donnait la réplique en les accusant de vouloir faire du Nicaragua une «tête de pont» de l'empire du Mal sur le continent américain.

Les zapatistes, eux, ont pris acte de la «normalisation» imposée au Cône latin de l'Amérique par l'effondrement de l'URSS, le néo-libéralisme façon Banque mondiale, et le retour de la doctrine Monroe par laquelle Washington entend justifier son hégémonie sur le nouveau monde au nom de la contiguïté géographique et de la menace que sont pour ses intérêts des Latinos insuffisamment convertis au marché démocratique.

En cela les zapatistes sont non seulement

postcommunistes mais aussi post-anticommunistes et surtout postmodernes: le sous-commandant Marcos fait de l'humour, préfère porter un masque «parce que toute la société mexicaine est masquée» et paraît immunisé contre tout jargon universel.

Il n'a pas de leçon à retenir du monde ni à lui faire, il a simplement un message à faire parvenir à Mexico, et éventuellement à Washington, depuis sa province excentrée de Chiapas, que le Mexique avait arrachée au Guatemala il y a près de cent cinquante ans pour mieux la plonger dans un état de misère indigne. Des décennies de malnutrition ont soustrait 30 à 40 centimètres à la taille des hommes.

Ce message est flexible: le sandiniste Ortega se disait hostile au compromis, le zapatiste Marcos en propose un au gouvernement, une semaine à peine après le début de son insurrection.

Ortega se voulait une solution radicale aux républiques bananières, il poursuit sa carrière dans une coexistence honteuse avec la dame de droite issue des urnes. Marcos, lui, ne veut pas le pouvoir, mais pousser les dirigeants à mieux l'exercer.

Ortega entendait arracher son pays à un continent dominé par les Yankees, Marcos veut inscrire fermement sa province dans le tissu mexicain.

Ortega parlait comme un apparatchik qui avait réussi, Marcos est un indigène qui veut réveiller le souvenir des équipées romantiques des héros masqués de l'Amérique centrale. Ortega voulait gouverner un territoire, Marcos veut récupérer pour les siens des terres que des caciques arrachent aux indigènes avec l'aide d'une administration corrompue et partisane. Ortega, dans une condamnation grandiloquente de la démocratie bourgeoise, voulait mettre fin à la pratique d'élections marquées par la triche et l'intimidation, Marcos veut refaire les élections sur des bases honnêtes.

Ortega se voyait en héritier de Castro, avant-garde d'une révolution qui emporterait tout le Cône; Marcos répète: «Il y a et il y aura toujours d'autres organisations révolutionnaires, nous n'avons aucune intention d'être l'avant-garde unique, historique, véritable, au mépris des autres.»

Ortega parlait au monde, Marcos s'adresse aux siens. Ce réveil des cultures indigènes laisse indifférents les grands stratèges américains, qui y voient plus une nuisance qu'une menace. Les entrepreneurs, eux, souffrent de cette irruption du social dans leurs calculs boursiers. Quant aux zapatistes, ils suivront leur chemin original et fragile. Ils sont sans doute assez renseignés pour savoir que, dans le Nicaragua ex-sandiniste, trois ans après «le retour de la paix et de la démocratie», les conflits armés continuent d'infester un pays devenu le plus pauvre de tout le continent. ■